



piliers d'aïkibudo

Edmond Royo 6^e dan et André Tellier 6^e dan, difficile d'évoquer l'un sans l'autre tant leurs parcours sont parallèles. Ils ont connu toute l'évolution de l'Aïkibudo, des années 1960 à aujourd'hui, en jouant un rôle actif dans cette histoire. Entretien croisé.

Quand on parle de vous, vous faites figure de piliers fondateurs de l'Aïkibudo. Vous avez commencé les arts martiaux au début des années 1960 par le Judo, vous vous êtes dirigés vers l'Aïkido Yoseikan, vous avez passé votre 1^{er} dan en 1969. Comment vous êtes-vous rencontrés ?

André Tellier : Nous nous sommes rencontrés en 1969, alors que nous venions tout juste d'avoir notre 1^{er} dan. Pendant un mois, du 15 juillet au 15 août, je suis allé suivre un stage intensif d'Aïkido Yoseikan avec Hiroo Mochizuki. Parmi les stagiaires se trouvait un petit homme très brun qui deviendra l'un de mes amis les plus chers : Edmond Royo.

Edmond Royo : En réalité, je crois que c'est surtout au cours de deux semaines de stage à Beauvallon, en 1971, sous la houlette d'Alain Floquet, que nous nous sommes vraiment liés d'amitié et que nous avons tous les deux senti l'envie d'accompagner celui qui allait être notre senseï. Ensuite, nous avons partagé des moments inoubliables, un nombre incalculable de stages au cours desquels, pendant les pauses, on continuait de pratiquer ensemble dans le camping. C'est

d'ailleurs comme ça qu'André m'a fait découvrir le Kendo !

Comment êtes-vous venus à la pratique de l'Aïkibudo ? Qu'est-ce qui vous a mené vers cette pratique ?

E.R. : Tout jeune, je faisais beaucoup de sport, de la gymnastique notamment. A l'armée, j'ai fait de l'haltérophilie et j'ai découvert le Judo que j'ai continué de pratiquer à mon retour à Tarbes. Malheureusement, une double fracture tibia péroné m'a empêché de poursuivre ce sport et je me suis tourné vers l'Aïkido-Yoseikan. Pour le reste, ce sont les rencontres qui ont été déterminantes, celle de Hiroo Mochizuki d'abord, puis celle d'Alain Floquet auquel je suis resté fidèle.

A.T. : C'est mon grand frère que j'admirais qui m'a d'abord initié au Judo quand j'avais huit ans. Ensuite, une rencontre fut déterminante : celle de l'unique poste de télévision dans ma campagne normande, en 1956, au milieu d'une auberge. Un vieux bonhomme barbichu, à genoux sur le toit d'un gratte-ciel, faisait voltiger de jeunes acrobates en jupe noire qui se relevaient appa-

remment sans dommage et revenaient à l'attaque... J'ai rêvé de ces images pendant huit longues années, jusqu'à ce que je découvre l'Aïkido Yoseikan.

Vous avez donc été les témoins et même les acteurs de l'évolution de l'Aïkibudo, de l'Aïkido Yoseikan à notre pratique actuelle. Qu'est-ce qui a évolué, qu'est-ce qui a changé ?

A.T. : L'Aïkido Yoseikan que j'ai d'abord pratiqué se limitait aux *te hodoki* ainsi qu'aux techniques appliquées en *chika ma*. C'était une pratique très statique. La révélation fut la rencontre avec Hiroo Mochizuki puis Alain Floquet qui pratiquaient un art très fluide, dépourvu de brutalité. Le génie d'Alain Floquet, sa sensibilité, son intimité avec les trois derniers grands maîtres, Minoru Mochizuki, Yoshio Sugino, Tokimune Takeda lui ont permis de créer un art totalement original, l'Aïkibudo. Pour lui, son art original existe très tôt, son « adoption » par les trois senseï en est la reconnaissance. Pour nous, il nous fallait suivre l'évolution du maître, acquérir une perception plus fine des sensations, une



harmonisation de la force physique dans le mouvement...

E.R. : Comme le dit très bien André, notre évolution est liée à celle d'un homme, Alain Floquet. Pendant les premières années « nous nous cherchions ». Pour ma part, dans les années 1970, je me rendais dès que je le pouvais à Paris pour pratiquer parfois avec Hiroo Mochizuki, parfois avec Alain Floquet qui lui-même construisait quelque chose, cherchait. Progressivement, autour de ce qu'il avait reçu de l'Aïkido Yoseikan et grâce aux apports extérieurs qui venaient du Katori, du Daito ryu, du Kendo et même son expérience de terrain en tant que policier, Alain est parvenu à construire quelque chose qui avait une entité particulière. Par exemple, la forme de *kamae* que nous avons en Aïkibudo est directement liée aux postures que l'on retrouve dans le *Katori*. Nos formes de corps ont donc évolué, influencées par la pratique des armes. De la même façon, nos immobilisations avec les deux mains libres sont issues de l'expérience d'Alain dans la police où, pour des nécessités de terrain, on doit être capable

de contrôler quelqu'un au sol tout en gardant les deux mains disponibles. Par conséquent, les immobilisations que l'on pouvait voir dans les années 1970 où l'on tenait avec les mains le partenaire au sol ont disparu. On est passé d'une période où les différents courants aïki, même s'ils avaient des identités spécifiques, tentaient de travailler ensemble. Mais c'était contre nature. Progressivement, avec la création du CERA, en 1974, la pratique d'Alain Floquet a vraiment suivi une évolution spécifique, elle a une âme qui lui est propre, un contenu particulier et en même temps, elle continue d'évoluer, d'avancer car avec le temps, les sensations continuant de s'affiner. La vraie force de l'Aïkibudo, c'est qu'Alain Floquet parvient à garder l'unité technique de son groupe, la cohérence technique de sa pratique et emmène l'ensemble des pratiquants dans sa propre évolution. C'est vraiment exceptionnel !

Et aujourd'hui, qu'est-ce qui vous semble essentiel dans la pratique de l'Aïkibudo ?

E.R. : Avoir une bonne forme de corps, être droit tout en conservant une attitude naturelle. J'ai toujours dit à mes élèves et je dis toujours : « Regardez-vous travailler ! Quand vous faites une technique, vous devez la pratiquer sans effort, ne pas avoir de

la dynamique qui caractérisent notre pratique, non pas des torsions de poignets ou de coudes que pratique, sans le savoir, n'importe quel gamin qui chahute dans une cour de récréation. Le jeune maître Alain Floquet m'avait dit à mon passage de 2° dan : « Une technique est bonne si elle est belle et efficace. »

Y a-t-il des techniques que vous affectionnez particulièrement ?

A.T. : Quelle drôle de question ! Elle ferait référence au Judo où chaque compétiteur a un « spécial » qu'il travaille... Quand je pratiquais le judo, j'affectionnais *soto maki komi* qui m'a permis de marquer de très beaux *ippon* en compétition. Cette technique m'apportait une sensation de plénitude corporelle, un véritable plaisir éprouvé dans l'exécution de la projection.

En Aïkibudo, il n'y a pas de compétition, donc il n'y a pas lieu d'avoir une « botte secrète » ! La richesse de notre pratique tient, entre autres, à sa diversité et selon les étapes de son évolution, on aborde les techniques différemment : à une époque, j'affectionnais toutes les formes de *koshi nage* que j'appliquais aussi bien en enchaînement sur *shiho nage*, *tenbin nage*, *yuki chigae* et même *kote gaeshi* qui me posait problème ; à une autre époque, je pratiquais *irimi* qui était souvent le thème central de mes cours. La pratique du

C'est la fluidité dans le mouvement qui me paraît essentielle. Les pratiquants perçoivent souvent la technique comme la finalité. C'est en fait le mouvement, la dynamique qui caractérisent notre pratique...

contraintes ou des blocages dus à la présence de votre partenaire ».

A.T. : C'est la fluidité dans le mouvement qui me paraît essentielle. Les pratiquants perçoivent souvent la technique comme la finalité. C'est en fait le mouvement,

wa no seishin m'a mis sur la voie du mouvement et du *te no michibiki*, m'a fait percevoir la sensation du *ma ai* et l'efficacité de la fluidité. Après, j'ai su faire *kote gaeshi* ! Aujourd'hui, je redécouvre le plaisir de pratiquer et d'enseigner l'art du *sutemi*.

Bio express

Edmond Royo, né à Tarbes en 1933, 3° dan de Kendo (1995), 3° dan de Katori shinto ryu (2001), 6° dan d'Aïkibudo (1991). Brevet d'Etat 2° degré, médaillé d'or de la Jeunesse et des Sports (2001) et médaillé de bronze des médaillés de la Jeunesse et des Sports (2008). Actuellement Délégué Technique Inter Régional Aïkibudo Région Midi-Pyrénées et professeur au club de Tarbes.

André Tellier, né à Blangy-sur-Bresle en 1941, 1^{er} dan de Kendo, 2° dan de Katori Shinto Ryū (1986) et 6° dan d'Aïkibudo (1991). Brevet d'Etat 2° degré. Diplôme de lettre de félicitations de la FFJDA (1971), médaillé de bronze de la Jeunesse et des Sports (1992), tsuba d'or, compagnon de la fondation du CERA (2011).

Participe au livre d'Alain Floquet *Pensées en mouvement* en 2006. Actuellement Conseiller Technique Inter-Régional. ♦



Bref, j'apprécie toutes ces techniques qui m'apportent à la fois le plaisir d'une sensation et le plaisir de l'enseigner.

E.R. : Pour ma part, j'affectionne particulièrement les *sutemi*. J'ai dû adapter mes mouvements à ma taille et à mon poids tout en appliquant la technique telle qu'on doit l'enseigner. Il m'était facile d'engager l'esquive dans le déplacement et, dans le même mouvement, coller au partenaire et m'élancer pour l'entraîner dans la chute. Lorsqu'on maîtrise ces sensations, le reste devient facile. À présent, j'évite de le faire car avec une prothèse de hanche et quatre vis dans une jambe, c'est risqué... mais ça ne m'empêche pas de continuer. Je ne saurais dire si je préfère une technique plutôt qu'une

l'entraînement du samedi après-midi, nous étions tous réunis et la question était de savoir chez quel responsable le maître et les assistants allaient manger. Simple pratiquant, je n'étais pas concerné mais c'est alors que j'entendis quelqu'un me dire : « Monsieur Royo, votre invitation de Réquista tient toujours ? » Et nous voilà partis, maître Floquet et moi, plantant là ces messieurs. Dans la voiture, il me dit : « Monsieur Royo, à vous moins qu'à un autre, je ne pourrai faire de fleur ! ».

Le soir, après souper, j'ai passé mon 2^e dan... il ne m'a rien laissé passer et fut sévère avec moi. Mais cela a servi à me mettre un peu dans le rang, car les responsables de l'époque admettaient difficilement que les



Plusieurs décennies de pratique et de fidélité à une voie ont forgé une amitié martiale authentique, entre deux grands budoka.

autre en Aïkibudo. Par contre, en Judo, j'ai-
mais *morote seoi nage*, *tai otoshi* et *hane goshi* qui me permettaient de me placer facilement sous le partenaire pour engager la projection.

Manifestement, votre attachement à l'Aïkibudo est lié à l'attachement à un maître. Qu'est-ce qui vous a séduit chez lui ?

E. R. : Son exigence, son indépendance et sa simplicité. Dès notre première rencontre, j'ai été surpris par sa personnalité. Au cours d'un stage à Réquista, dans les gorges du Tarn, en 1970, je lui avais dit : « Si un jour vous venez à Tarbes, vous êtes invité à déjeuner chez moi. » En décembre 1971, je me présentai au 2^e dan. Le jury était formé d'Alain Floquet assisté des responsables régionaux et professeurs de clubs. Après

plus jeunes progressent trop vite. Ces messieurs ne lui pardonnèrent pas ce camouflet... et ça lui a d'ailleurs valu quelques tracasseries par la suite.

A.T. : Edmond a tout dit ! Peut-être peut-on ajouter une aura exceptionnelle. Comme l'a dit un jour Alain Roinel dans votre revue, on le sentait vraiment habité par le *budo*. Pour moi, l'événement vraiment marquant fut d'assister, en 1969, à un passage de grades où, à force de patience, de gentillesse, et de pédagogie, il parvint à obtenir d'un can-



didat, qui était beaucoup plus âgé que moi, une prestation que personne n'aurait pu imaginer. Ce fut véritablement, et très tôt, un maître dans son domaine, parvenant à obtenir des gens le meilleur de ce qu'ils peuvent donner. J'ai l'air d'enfoncer des portes ouvertes mais, à cette époque, Alain Floquet n'avait pas 30 ans ! C'était, avec Hiroo Mochizuki, des gamins généreux, bourrés de talent, incroyablement séduisants dont le but était de transmettre leurs connaissances.

Est-ce qu'on peut dire alors de l'Aïkibudo qu'il s'agit d'une école ?

A.T. : Oui, l'Aïkibudo, c'est une école. Alain Floquet en est le maître fondateur. Nous pratiquons un art spécifique où s'enseignent des techniques spécifiques avec un esprit, une « philosophie » particulièrement originaux. Dans cet art, il ne peut pas y avoir de « courants », de « tendances ».

Garder de l'humilité, de la simplicité, le port du hakama n'est pas une clé vers une quelconque illumination ou la découverte des secrets d'un gourou...

Chacun, dans sa région, s'efforce de pratiquer selon la forme originale que l'on retrouve dans toutes les régions.

Oui mais le terme école a parfois une connotation équivoque, ce n'est pas un peu dangereux de parler d'école ?

E.R. : Pas du tout. Pour moi,



Les techniques doivent être travaillées avec un engagement total comme le montrent André Tellier et Edmond Royo.

l'Aïkibudo est avant tout une école de vie. Elle m'a appris à être plus attentif à toutes choses, plus concentré, plus détendu. Avec l'Aïkibudo, j'ai appris à économiser les gestes et surtout les paroles, c'est important quand on doit expliquer un mouvement. J'ai surtout appris à ne pas parler pour ne rien dire. Au fur et à mesure que l'on pratique, on sent que tout devient plus simple et plus facile. On en arrive à se comporter de la même façon dans la vie avec soi-même et avec les autres. Il n'y a aucune raison d'être en conflit ou d'en créer. C'est le principe de l'*aïki*... et si ça nous aide dans la vie, si ça nous permet de vivre mieux, c'est que c'est formateur, c'est donc une école. Mais ceci est également vrai quelle que soit l'activité. Je pratique aussi le Kendo, c'est également une école, elle est très complémentaire avec l'Aïkibudo. Toute activité, si on s'y engage, on s'y épanouit, on s'y forme, peut devenir une école.

A.T. : Le terme école n'a rien d'occulte. Un maître fonde une école. Il forme des disciples. Ces disciples s'efforcent de reproduire au mieux la technique, la forme de corps, la « philosophie » du maître, chacun avec ses caractéristiques physiques et mentales nécessairement différentes de celles du maître. Mais ces différences sont transmises aux élèves, aux disciples de seconde génération... et peuvent devenir des styles voire des schismes après la mort du maître. Les disciples sont alors susceptibles de fonder à leur tour une école, un « courant », à moins qu'ils ne soient contraints (ou capables) de s'unifier dans une fédération pour préserver collégia-

lement ce qu'ils ont reçu au départ... Dans le cas de l'Aïkibudo, c'est le maître Mochizuki Minoru qui a dit à son disciple que son art était devenu si original, si spécifique qu'il devait porter un autre nom ce qui fut fait avec l'approbation du senseï.

Dans l'Aïkibudo, il y a donc un rôle clé, c'est celui de transmettre ce que l'on a reçu. A partir de quand peut-on enseigner ?

E.R. : Il est difficile d'être précis, le début sera différent en fonction de chacun. On peut penser que pour commencer à enseigner, il faudrait avoir, au moins, un niveau de 2^e dan. Quand on explique une technique, il faut pouvoir associer la parole au geste. On peut arriver à enseigner sans ces conditions. Mais en ce qui me concerne, j'ai commencé avec des élèves en apprenant au fur et à mesure.

A.T. : Dès qu'on éprouve le besoin de transmettre, qu'on se sent prêt à être remis en cause, à essayer des échecs, à découvrir que sa technique ne marche pas avec quelqu'un qui ne sait pas qu'il faut se laisser faire... je plaisante ! On peut enseigner quand on se sent apte techniquement, qu'on se sent assez fort pour jouer un rôle de leader et assez fort pour ne pas transmettre son Aïkibudo mais l'Aïkibudo. Peut-être aussi quand son maître en a implicitement donné l'autorisation.

E.R. : Je pense aussi qu'il ne faut pas se faire d'illusion ni tromper les élèves. Quand on devient professeur, il faut continuer à se comporter simplement, correcte-

ment sans se croire supérieur aux autres. Pour pouvoir enseigner, il faut d'abord pratiquer, faire face à ses propres difficultés, avoir beaucoup de volonté et ne jamais arrêter. C'est en fait une charge très lourde.

Quel conseil pourriez-vous donner à des jeunes qui veulent continuer dans le temps la pratique de l'Aïkibudo ?

A.T. : Avoir un petit grain de folie, un peu d'humilité et beaucoup d'orgueil. Il ne peut pas y avoir de pratique égoïste d'un art martial. On reçoit beaucoup de ceux qui nous ont précédés, il faut le rendre à ceux qui nous suivent. Ce sont les générations d'élèves que nous avons formées qui nous ont hissés au niveau où nous sommes.

E.R. : Garder de l'humilité, de la simplicité, le port du *hakama* n'est pas une clé vers une quelconque illumination ou la découverte des secrets d'un gourou. Il faut faire preuve simplement de volonté, de persévérance, être prêt à donner beaucoup de soi, de son temps, être prêt à partir loin de chez soi pour évoluer. Bref, il faut être passionné. ♦

**Propos recueillis par
Jean-Marc Papadacci,
Président du CERA**

Infos stages :

*Du 16 au 20 juillet et du 23 au 27 juillet : Temple-sur-Lot,
informations : Centre Lembrun - 05 53 40 50 50.*

*Du 30 juillet au 03 août : Lagord (17),
informations : M. Azzopardi 06 80 71 88 78.*